

Oraison



La contemplation, terrain de sainteté

1. La contemplation mystique n'est pas la perfection, ni le moyen nécessaire pour y parvenir ; car Dieu la donne seulement à qui il veut, tandis que tous sont invités à devenir parfaits ; on a toujours vu de grandes âmes qui n'étaient pas contemplatives et des contemplatifs qui étaient loin de la perfection. « Bien des saints sont au ciel, dit saint François de Sales, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation ; car combien de martyrs et de grands saints et saintes voyons-nous en l'histoire, n'avoir jamais eu en l'oraison autre privilège que celui de la dévotion et ferveur ! » [...]

2. Sainte Thérèse, qui relève si haut les avantages de la contemplation, enseigne qu'on peut sans elle se sauver, ne laisser pas d'être très parfait, et même surpasser les autres en mérite ; car tout notre bien et la sublime perfection consistent dans la parfaite conformité de notre volonté à la volonté de Dieu, qui est le plein épanouissement de l'amour divin. L'union mystique est « le chemin abrégé » pour y parvenir, mais ce n'est pas le seul ; elle demeure toujours une faveur, jamais on ne peut l'exiger comme un droit, si avancé que l'on soit dans la vertu. [...]

3. Par-dessus tout, nous rappelons à nos frères que leur oraison, quels qu'en soient le degré et la forme, n'est pas la perfection ; c'est seulement une terre admirablement féconde ; dès lors, il faut tâcher de lui faire produire, et pendant que dure la prière, et après qu'elle est finie, la riche moisson de vertus qu'elle promet. C'est un arbre qui doit être toujours chargé de fleurs et de fruits ; les actes variés, et parfois très intenses, qu'on y fait à profusion, sont des fruits déjà cueillis, des mérites acquis ; mais aussi, on s'instruit de son devoir, on forme des résolutions, les demandes font affluer la grâce, et ce sont là des fleurs qu'il faut ensuite convertir en fruits.

4. La meilleure oraison, ce n'est pas la plus savoureuse, mais la plus fructueuse ; ce n'est pas celle qui nous console, mais celle qui nous transforme ; ce n'est pas celle qui nous élève dans les voies communes ou mystiques, mais celle qui nous rend humbles, détachés, obéissants, généreux, fidèles à tous nos devoirs. Certes, nous estimons grandement la contemplation, à la condition pourtant qu'elle unisse notre volonté à celle de Dieu, transforme notre vie, ou

nous fasse du moins avancer dans les vertus. Selon l'oracle du souverain Juge, c'est « aux fruits qu'on connaît l'arbre ». Nous ne désirerons donc progresser en oraison que pour monter en perfection ; au lieu de scruter curieusement le degré où sont parvenues nos communications avec Dieu, nous regarderons plutôt si nous en avons tiré tout le profit possible pour mourir à nous-mêmes et développer dans notre âme la vie divine.

Vital Lehodey (1857-1948), *Les voies de l'oraison mentale*, p. 375s et 416s

L'AUTEUR Cf. Oraison n° 70.

LE TEXTE *Les voies de l'oraison mentale* se veut un manuel fondamental d'initiation à la prière intérieure, rédigé par un père abbé pour ses moines. Publié en 1906, très vite et très au-delà des seuls monastères, il deviendra un classique de la formation religieuse, privilégiant la contemplation à une époque où un certain moralisme l'emportait sur la spiritualité dans la vie consacrée. De rédaction un peu scolaire, il n'en révèle pas moins la profonde expérience contemplative de son auteur, domaine dans lequel il reste un guide très sûr, même si lui-même avouera au soir de sa vie que l'aspect méthodique de cet ouvrage d'initiation appelait un nouveau dépassement, celui qui le conduira à la rédaction de son chef-d'œuvre, *Le Saint Abandon*.

§ 1. La sainteté est offerte à tous, parce que Dieu donne à tous une grâce suffisante pour le connaître et vivre selon sa volonté, tandis que la contemplation suppose une grâce particulière, celle d'une lucidité qui va permettre à celui qui la reçoit de percevoir clairement le mystère de Dieu, et de vivre en union étroite avec lui. Entre les deux, le rapport est analogue à celui qui existe entre un artisan et un artiste : l'artisan sait exécuter parfaitement, mais non pas concevoir, la maison dont l'artiste lui a donné le plan, tandis que l'artiste sait la concevoir, mais non pas la construire. En vérité, cette répartition n'est jamais complètement vérifiée, parce que tout homme est à la fois artiste et artisan, mais dans des proportions infiniment variables, et qui font que certains organiseront leur vie pour fabriquer, et d'autres pour concevoir : c'est ainsi que se répartissent les vocations chrétiennes entre (plutôt) actives et (plutôt) contemplatives.

§ 2-3. Quelle que soit notre vocation, « *tout notre bien et la sublime perfection consistent dans la parfaite conformité de notre volonté à la volonté de Dieu* ». Comment se fait-il qu'il y ait malgré tout plus d'artistes que d'artisans dans le calendrier des saints ? Autrement dit, pourquoi une sainte Thérèse avec ses oraisons sublimes avait-elle plus de chances d'être canonisée que la plupart de ses contemporaines ? Parce qu'il est plus rare et plus exigeant d'être artiste que d'être artisan : un défaut sur une toile de maître se remarque plus que sur le mur du maçon. Ce n'est pas une question de mérite, mais de capacité à révéler ce que les autres ne voient pas : la sainteté de sainte Thérèse n'est pas forcément supérieure à celle de ses contemporaines, mais elle est plus remarquable, et dès lors, plus capable de les inspirer ; et c'est pour cela que l'Église l'a canonisée.

§ 4. On ne choisit pas sa vocation, ni le mode de prière correspondant. Les contemplatifs auront sans doute plus de lumière que les autres dans leur connaissance de Dieu, et plus d'ardeur à chercher sa volonté, mais cela leur sera donné ; et si la vie d'artiste est généralement plus difficile que la vie d'artisan, elle est en général moins fatigante. D'ailleurs, les statistiques montrent que l'on vit plus longtemps dans les monastères que dans le siècle, et dom Lehodey est mort à 91 ans !



François Malaval (1627-1719) ou la PRATIQUE FACILE pour élever l'âme à la contemplation

*Second dialogue*¹

*Entretien II : Ou l'on explique la nature de la contemplation qui est déjà
passée en habitude, et qui produit une familiarité entre Dieu et l'âme*

Le Directeur : Cette habitude de regarder Dieu sans peine et sans contention, nous accoutume peu à peu à la compagnie de Dieu, et nous fait goûter ses douceurs. Il y a des amis obligeants, Philothée, qui ont renoncé aux compliments et à la cérémonie avec leurs amis. On ne perd point de temps à leur faire des civilités étudiées et incommodes : ils se présentent d'eux-mêmes et ils se laissent voir en toute liberté. Il en est ainsi de Dieu qui nous cherche avec plus de soif et plus d'ardeur que nous ne le cherchons nous-même, n'étant venu au monde que pour habiter en nous. Quand une fois les âmes l'ont reçu par la présence familière qu'il leur communique, il n'est plus simplement leur hôte comme dans les justes qui ne pensent à lui qu'à certains moments, et qui le laissent dans leur âme ainsi que dans une affreuse solitude, sans le regarder ni l'entretenir : il est leur ami et leur familier, il parle et il est écouté, il illumine et il est regardé, il nourrit et il est goûté, il commande et il est obéi. Enfin, il converse amoureusement avec l'âme, et l'âme lui tient de sa part une fidèle et perpétuelle compagnie².

Car toute amitié, pour être véritable, doit être réciproque : Dieu pense continuellement à chacun de nous comme s'il n'y avait que nous, il est bien plus juste que nous pensions continuellement à lui comme s'il n'y avait que lui. Quel aveu-

1. À partir d'ici, les textes de Malaval que nous présentons appartiennent à la seconde partie de sa *Pratique facile de la Contemplation*. Elle ne figurait pas dans les premières éditions, aujourd'hui perdues. Dans l'esprit de l'auteur, comme il l'explique lui-même dans une préface que l'on trouve en tête de cette seconde partie à partir de l'édition de 1670, elle est destinée à « beaucoup de savants qui n'ont point lu ces matières, et beaucoup de spirituels qui ne les ont pas encore goûtées », et qui s'étonnant sans doute d'une doctrine presque trop simple, réclamaient quelques explications. Malaval leur répond en 12 entretiens, présentés par l'éditeur comme formant ce second dialogue.

2. La familiarité et la continuité de la présence expérimentée de Dieu caractérisent la vie contemplative. Pour l'évoquer, Malaval en parle comme d'une pensée (« *les justes ne pensent à lui qu'à certains moments..., Dieu pense à chacun de nous...* ») : à son époque, la *pensée* est toute la conscience, et pas seulement sa composante intellectuelle, si bien que la perception de Dieu est indissociable de la perception de nous-même et de tout le reste, comme en musique le continuo d'une note de basse accompagne une mélodie et en souligne le relief. C'est pourquoi « *on doit penser à Dieu le jour, en tout temps et en tout lieu* », mais en même temps, « *la sainte compagnie de Dieu ne trouble ni n'embarrasse jamais.* »

blement des hommes, Philothée, qui n'ayant pas encore compris qu'ils n'ont été créés que pour Dieu, osent trouver étrange que l'on pense toujours à Dieu, et que l'on n'ait point de plus familier objet que Dieu ! Il y a un temps de se taire et un temps de parler, dit le Sage³, un temps de pleurer et un temps de rire, un temps de semer et un temps de recueillir ; il y a des temps déterminés pour toutes les choses, et ce serait un désordre manifeste de faire en un temps ce qu'il faut faire en un autre. Mais il n'y a point de temps auquel on ne doive aimer Dieu et penser à Dieu. On doit penser à lui le jour, la nuit, dans les affaires et dans le repos, dans la compagnie et dans la solitude, en tout temps et en tout lieu. La sainte compagnie de Dieu ne trouble ni n'embarrasse jamais ; elle n'est fâcheuse, ni amère, ni incommode, et quand nous le portons avec nous par la pensée familière, il a la bonté de se mêler dans tout ce que nous faisons, et il ne se sépare jamais de nos affaires ni de nos plus menues conversations. [...]

Philothée : En vérité, mon Père, je puis dire que tous les biens me sont venus avec cette familière présence de Dieu, et que je fais les choses au-dehors avec une si merveilleuse facilité, que son attrait me porte plutôt à ce que je fais que je ne m'y applique moi-même. L'état où je suis semble être de soi une invocation perpétuelle et actuelle du divin Esprit, sans que néanmoins je fasse des actes exprès pour l'invoquer ; comment ne ressentirais-je point son secours en ce que je fais ? Et de quoi me pourrais-je embarrasser, puisque je porte en mon âme la joie et la paix ?

Le Directeur : Si ce que dit l'Apôtre est vrai, que là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté⁴, comment cela ne sera-t-il pas encore plus vrai lorsqu'on entretient l'Esprit de Dieu en pensant sans cesse à lui ? Et s'il nous exhorte à nous réjouir quand Dieu nous est proche⁵, que ne nous conseillerait-il point de faire, quand il nous est devenu familier ? Les ailes de la colombe ne la chargent point, elles la portent et la soutiennent ; ainsi la pensée de Dieu n'est pas un fardeau : c'est un vent qui nous porte, c'est une main qui nous soutient et qui nous élève, c'est une lumière qui nous guide, c'est un Esprit qui vous vivifie, quoique nous ne sentions pas son opération.

C'est ce qui vous a fait dire, Philothée, que votre attrait n'était plus une connaissance, mais quelque chose dont vous étiez saisie et pénétrée, quelque chose que vous goûtiez et qui ne se séparait point de vous. J'userai donc de vos propres paroles pour vous répondre : la contemplation est un goût expérimental de Dieu présent. C'est un goût parce que l'âme fait avec délectation ce qu'elle faisait auparavant avec travail ; c'est un goût parce que l'âme se sent plus forte et plus soutenue qu'elle n'était avec la simple lumière⁶. (à suivre)

3. Cf. Eccl 3, 1-15.

4. Cf. II Co 3, 17.

5. Cf. Phi 4, 4-5.

6. Sous-entendu : la simple lumière de la foi, qui permet de savoir les choses (= la connaissance du début du paragraphe), par distinction d'avec l'expérience directe, qui permet de les goûter.